

« Le sentiment, les sens et surtout l'horrible raison brouillent tout. »

Sur le *Journal* inédit d'Henry Bauchau (1937-1940)¹

« L'idée du bonheur ne m'attire-t-elle pas, je n'y songe guère. Ai-je réalisé le bonheur présent ? C'est vers autre chose que je suis tendu, une obscure grandeur. » (F°27, sd.)

« Quelle est la signification de la beauté corporelle ? C'est aussi une présence du mystère. On représente souvent le désir comme avilissant, mais il hausse aussi à une sorte de compréhension, de communion qui ne sont pas celles de l'intelligence et qui peut-être la dépassent. » (F°61, sd.)

Le journal pour compagnon*

Pour donner une idée la plus fidèle possible de ce texte encore inédit de Henry Bauchau, je voudrais procéder en indiquant quelques lieux constitutifs et peut-être paradigmatiques de ce *Journal*, à partir de problématiques qui me semblent informer l'esprit de ces années d'avant-guerre, en sorte de tenter de mettre en évidence quelques aspects de la personnalité intellectuelle, humaine et littéraire de Bauchau. Nous le ferons en trois temps, en évoquant la question de la vie, puis celle de la religion et enfin celle que nous appellerons la relecture de soi.

*Pour Bastien.

¹ « Ici-bas nous ne pouvons en réalité toucher, atteindre – non pas étreindre ce qui n'est pas de ce monde – que les âmes. Là parfois à la pointe de soi-même parfois en bref instant on possède, on communique, et c'est assez pour reprendre sa route. Mais d'ordinaire, la vie courante, le sentiment, les sens et surtout l'horrible raison, brouillent tout, c'est un concert perpétuellement coupé, hachurée, torturé. » (F°07, sd.)

Sur le plan formel, ce journal², à la lecture facile en raison d'une bonne graphie, se présente sous la forme d'un carnet de poche, constitué de 120 folios ; il s'ouvre sur la mention « Si le grain ne meurt » et est daté en f°2 du 10 mai 1937. En f°18, on passe à la date du 27 février 1938, en f°29 à celle du 22 janvier 1939 et la date du 1^{er} janvier 1940 apparaît en f°86. Disons aussi que ce texte est avant tout parcouru par le sentiment terrible de l'imminence de la guerre et qu'il mentionne par conséquent, ici et là, des faits illustrant la montée du totalitarisme. Aussi, Bauchau rapporte-t-il plusieurs événements relatifs à la difficile et laborieuse vie du peloton militaire dont il a la responsabilité et qui se meut au fil des jours et des actions militaires dans les Flandres, notamment à Schoten et à Furnes, où il faut tantôt faire des rondes de surveillance, tantôt creuser des tranchées pour installer des systèmes antichars. Ce sont là autant de situations où la vie communautaire est marquée par la fatigue éreintante et par des conditions d'extrême précarité. Je cite Bauchau, dans ce propos daté du 12 mars 1940 :

Après cela on voudrait prendre un bain, se décrasser, changer de vêtements et sortir, aller dans un endroit où il y aurait beaucoup de lumière, de la musique, des gens bien habillés et qui parleraient avec légèreté des choses plaisantes. Ces désirs idiots que je n'avais pas connus jusqu'ici – sauf peut-être durant mon adolescence où il n'était que le camouflage du désir et de la crainte de la femme – notre vie actuelle me les aura fait connaître. Est-ce bien ou mal ? (F°109)

On peut également, sur le plan de sa vie personnelle, prendre la mesure à la fois de l'engagement et du sentiment très abyssal de cette vie communautaire tellement particulière dont il confie, en date du 28 octobre 1939 :

Je m'étonnais souvent autrefois du silence des anciens combattants. Je le comprends mieux maintenant. Notre vie est quelque chose qui se passe entre nous, que nous ne

² Le journal est conservé au Fonds Henry Bauchau de l'Université catholique de Louvain. Il n'est pas appareillé d'une numérotation des folios. Nous remercions Monsieur Christian Bauchau de nous avoir permis d'en publier des extraits. Quand les citations sont non datées, nous indiquons « sd. ». Le repérage des folios donnés en corps de texte permet toujours de situer l'année.

saurions décrire et expliquer. Il est vraiment impossible de la faire saisir, partager par d'autres. Tout est coloré par l'absence, par l'attente, comme par une brume un peu triste qui cependant renforce la pensée, leur rêve et toutes les sensations. (F°67)

Bauchau éprouve ainsi les contraintes d'une vie quotidienne, privée de liberté et frappée par une grande promiscuité, en sorte qu'elle met les hommes dans des situations limites et dont – plus personnellement – il semble parvenir à s'en extraire par une contemplation de la nature, sorte de remède quasi constant aux excès de folie d'un monde en guerre. Le 8 novembre 1939, il note ainsi :

Je commence à comprendre les horreurs de certaines prisons et des camps de concentration. Après quelques mois de garde on doit devenir une sorte d'obsédé, abruti et malfaisant. La préoccupation de circonscrire la liberté des autres vous abaisse vous-même par un processus secret et avilissant. Seules les rondes de nuit ont du charme. Ce fort puant et sale, avec ses murs de briques sang de bœuf est parfois revêtu par le feu d'une lumière, un rayon de lune où la jonction de deux ombres de densité différente d'une étrange beauté qui le transfigure. On dirait qu'on passe à une autre planète où une dimension nouvelle s'ajouterait aux autres, faisant percevoir à travers l'opacité des murs, les formes géométriques des levées de terre, quelque chose de vacillant et de presque terrible : la possibilité d'une plongée au centre mystérieux de la matière. (F°71)

Et de fait, les allusions (comme aux Fs°74 et 75) aux patrouilles de nuit où Bauchau est ravi par la clarté de la lune et par les ambiances nocturnes, malgré les conditions de vie difficile, sont des moments de très grande beauté dans le journal, des moments où il prend la mesure d'une forme de constitution antinomique du monde et où la beauté de la nature avec ces « prairies inondées, ces marais couverts de joncs et de roseaux roux ; ces bois de pins et de chaînes fauves » sont l'expression d'une nature dont il dit qu'elle le « pénètre » (F°76), comme il le note le

26 novembre 1939, alors qu'il la vit et la perçoit bel et bien sous une modalité ekstatique³.

Disons aussi, par parenthèse, qu'il y a également un ensemble de mentions de lectures : comme celle d'*Un Cyclone à la Jamaïque* de Richard Hughes, la lecture de Green : *Le Visionnaire*, mais aussi ses *Journaux* qui semblent jouer un rôle considérable ; celle de Dostoïevski, du *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos, de *Si le grain ne meurt* de Gide et encore *La Naissance du jour*, de Colette. On voit également, dans et grâce à cette situation historique, pointer quelque chose de la personnalité de Bauchau. Le 1^{er} janvier 1940, il reconnaît que depuis la mobilisation, il est entré dans sa « vraie nature » et il ajoute énigmatiquement que s'il a le sentiment que sa « vie est comblée », il sait aussi qu'il a « beaucoup péché mais [j'ai] toujours essayé de vivre avec honneur, grandement et de ne pas écraser les faibles ». Et il confie même, à cette même date :

Certains ont senti que j'étais marqué pour la guerre. Depuis des années je me prépare obscurément pour elle. J'aime l'état de soldats et ce pacte d'honneur entre moi et mes hommes. J'aime d'avoir mes hommes, c'est pour moi cet état naturel et noble. (F°86)

La vie, l'amour et la quête de l'Un

Dans ces circonstances limites, il est frappant de voir comment Bauchau est profondément préoccupé par le sens de la vie. Nous l'avons souvent soutenu, il est bel et bien un penseur et un écrivain de la vie, comme il le confie en disant : « La vraie voie est celle de la sérénité qui est la passion surmontée et atteint au même résultat que l'indifférence mais par la vie et non par la mort. » (F°30). Or ceci se dit dans un réel besoin de vivre ce qu'il faudrait appeler une forme de passivité

³ Ou encore cette affirmation : « J'ai envie d'écrire, je ne sais pas exactement quoi. Un soir mouillé tombe, le ciel est livide où semble se corrompre quelques sombres nuages. Le feu près de moi est accueillant. Dans le jardin un sapin balance étrangement sa silhouette ébouriffée. Ce matin je suis resté quelques moments délicieux allongé avant de me réveiller tout à fait. Je suis allé aux barbelés, cette tristesse et cette lassitude étrange que je ressens toujours là m'ont à nouveau pris. Je crois que c'est le fait de rester simple spectateur devant eux, de creuser ainsi l'obstacle entre nous qui me gêne et me paralyse tant alors. » (F°120, sd.)

existentielle et ontologique, dont on peut avoir bien entendu des lectures diverses. Il note le 26 mars 1940 :

Peut-être devenons-nous très paresseux. Comme au fond je l'ai toujours été, cela ne me change guère. Je sais maintenant rester des heures, des jours à jouir du temps, du calme, des êtres. Je ne vois pas encore ou m'entraîne cette vision renouvelée de la vie. Ai-je raison de chercher toujours à faire le point ? Il faut faire confiance au destin. (F°116)

Mais comment peut-on définir la vie, selon Bauchau ? En réalité, très tôt, dans le journal, la vie est pensée comme un don de Dieu, mais un don global et universalisant :

Ne pas sauver seulement son âme mais réellement sa vie, avec peut-être tous ses instants, toutes ses richesses et cette pauvreté transfigurées. À la mort nous sortirons du temps, tout sera pour nous éternel présent, nous ne serons plus (barré) pas séparés de notre vie, au contraire alors nous la posséderons vraiment. Tout ce qui ici-bas était inachevé – et c'est la presque totalité de nos actes et de nos instants – sera complété, étreint, infiniment étreint. (F°10, sd.)

On voit ainsi que Bauchau lie le principe de la vie à celui de ce qu'il conviendrait d'appeler l'hénologie. Ainsi, je crois cette déclaration extrêmement décisive pour comprendre cette spécificité d'attitude : « La vie n'est pas un effort vers l'unité, mais vers l'union. Nous vivons dans le dualisme et pourtant c'est faux, que ce soit le dualisme du bien et du mal, du corps et de l'âme, de la vie et de la mort. Le réel, le fécond, c'est l'union des deux. » (F°7, sd.). On pourrait même estimer que Bauchau pose une équation entre la question de la temporalité⁴, celle de l'hénologie et celle de Dieu, puisqu'il note le 29 novembre 1939 : « Rester fidèle à soi, pour le reste s'abandonner à Dieu, vivre totalement l'unique,

⁴ Cette affirmation du 13 novembre 1939 va dans ce sens : « La beauté que nous portons en nous, il doit toujours être possible de la faire chanter et rayonner dans le monde et qu'elle y devienne plus réelle que les platitudes qui peuvent nous entourer. Et il ne s'agit pas là d'évasion, je crois qu'il faut toujours accepter largement le présent, ne pas se raccrocher au passé, ni fuir dans un avenir hypothétique. Maintenant que tout le décor de nos vies peut nous faire brusquement défaut et déjà s'effrite, il ne nous reste qu'à creuser en nous-même pour y trouver un principe de résistance à la folie régnante, mais aussi une source de splendeur et d'amour de la vie. » (F°73)

le divin présent.» (F°80). Cependant, cette posture ou cette façon de vivre le quotidien existentiel correspond chez Bauchau à quelque chose qui est de l'ordre d'un mouvement ou, si l'on veut, d'un processus de dialectisation, puisque ceci se vit dans un état et sur le fond d'un dualisme, car le 21 décembre 1939, il note :

Pendant quelques minutes je fus comme sorti de moi-même par cette splendeur de la terre et cette présence divine si intense et exultante dans sa création. Puis le froid me prit et je dus rentrer, mais ce fut dans une immense douceur, une sorte de pensée sérieuse et tendre qui m'enveloppait et dans laquelle était fondue ma joie. (F°81)

Je ne peux, dans le cadre de cette contribution, développer ce que Bauchau tente de penser pour articuler la singularité et l'universalité – mais aussi l'un et le deux – qui caractérisent la vie ; je voudrais surtout insister sur le fait que Bauchau cherche à lier ce qu'il convient d'appeler un vitalisme avec une réflexion ou même une méditation sur l'amour, qu'il définit de la sorte :

L'amour est le point de contact entre l'esprit et la nature instinctive. C'est le seul instinct vital qui ne soit pas uniquement fonctionnel et qui se sublime naturellement. La crainte aussi est instinctive et spirituelle, elle peut éduquer et ordonner, elle n'élève pas réellement. L'amour est la grande puissance éducative et pourtant tout notre système éducationnel est basé sur la crainte [...].⁵ (F°11, sd.)

⁵ Cet amour connaît aussi ses modalités spécifiques et sa hiérarchie interne. En début du journal, il note ainsi : « Aimer sa femme est une chose, être aimé d'elle une autre, aimer la vie conjugale en est une différente, s'aimer soi-même comme marié ou centre de sa famille en est une quatrième peut-être la plus importante. Car s'aimer soi-même est le début de tout amour et à travers Dieu, la fin. » (F°10, sd.) Le 11 janvier 1940, il écrit : « Je ne sais pas grand-chose, mais cela je le sais bien, le début de tout amour – comme sans doute sa fin – c'est l'amour de soi. Il faut s'aimer assez pour se renoncer, pour s'offrir, pour se donner. Nous devons aimer en nous les dons reçus et le plus grand : la vie. Ces formules de mépris de soi dont sont remplis la plupart des livres de prières sonnent faux à mes oreilles. Allons-nous offrir à Dieu, à ceux que nous aimons, quelque chose que nous n'estimons pas. Le malheur est que l'on confond toujours amour de soi et l'égoïsme, alors qu'ils sont la négation l'un de l'autre. L'amour de soi, des autres ou de Dieu, c'est l'expression, le don, l'aventure qui engage, la lutte, le risque,

On le voit, l'amour est une sorte de fondement à la fois absolu et constitutif de chaque existence, quelle qu'en soit sa modalité :

La vie solitaire est une question de santé morale et d'équilibre, la vie à deux est une question de nerfs et de respect, la vie en groupe est une question de muscle, de puissance ou de joie, ou de solitude naturelle. Pourtant rien n'est viable sans amour. (F°11)⁶

Le christisme et non le catholicisme

Il est sans doute frappant de constater que Bauchau évoque toujours ces questions et thématiques que nous venons d'aborder dans un cadre à la fois religieux et spirituel, en tout cas le plus souvent dans un éloignement revendiqué des sphères cléricales. Or Bauchau, dans ce journal inédit, me semble être pris dans une tension constante entre ce que j'appellerai le catholicisme institutionnel – dont il cherche constamment à se départir – et ce qu'il faudrait appeler un « christisme » (pour ne dire dès lors ni « christianisme » ni « catholicisme ») dont l'unique forme ne pourrait être que la figure du Christ, dans le mystère de son incarnation. Je laisse ici de côté cette question du rapport à l'institution, qui se dit surtout dans un ensemble de considérations sur l'action catholique familiale et notamment via le travail qu'y fait le chanoine Leclercq⁷. Ceci dit, à cette époque, Bauchau apparaît

la vie ; l'égoïsme c'est la tranquillité, l'assurance, le rétrécissement sur soi, dans ces petites limites et son étroit confort. » (F°88)

⁶ Sur la question de la solitude, il note : « Les pages de Rilke sur la solitude, me donnent une impression de plénitude, d'une douceur calme et pourtant triomphale. Car chez lui la solitude a été creusée intérieurement et par là surmontée. Elle devient une présence et un moyen de communion. Quel écrivain, et pourtant je ne le connais guère encore. » (F°10, sd.) Et le 22 juillet 1938, il note : « Ô douce amère, paisible et dangereuse, pure et voluptueuse, la plus vraie, la plus féconde solitude, c'est peut-être celle qu'on trouve près de ceux qui font votre vie. » (F°21)

⁷ On note toutefois ces informations intéressantes : « Leclercq m'a encouragé à me lancer vers la philosophie, et à m'engager de plus en plus sur la voie de la pensée. Je sens bien d'ailleurs que j'ai fait ces dernières années une expérience suffisante de l'action. J'ai maintenant sur la politique et la sociologie des vues générales, je puis me tenir relativement au courant sans trop d'efforts. » (F°32, sd.) « Je ne puis dire que je doute actuellement de l'action catholique, mais je doute des formes qu'elle revêt aujourd'hui. Elle n'arrivera à de grands résultats qu'en se dépouillant de l'appareil, du style et de la dictature cléricale. » (F°53, sd.)

étonnamment comme une personnalité guerrière, voire comme une sorte de croisé des choses de l'esprit, très attaché à l'odyssée culturelle⁸ du christianisme européen, mais compris en un sens critique et avec une certaine défiance devant les formes du narcissisme culturel⁹. Cependant, c'est sur ce que j'appelle donc un « christisme » – comme sentiment intérieur et religieux – que Bauchau se montre le plus touchant et sans doute le plus inspirant. Très tôt, dans le journal, il explique son état d'âme le plus profond :

Ma vie chrétienne est presque à reprendre au point de départ. Je ne prie presque plus et je suis entièrement à ma fantaisie. Je ne communie plus qu'une fois par mois au maximum. Je médite (dit ainsi c'est absurde) encore assez souvent, peut-être un jour sur deux mais c'est plutôt une rêverie. Je me sens terriblement loin de l'esprit de l'Évangile, il m'attire et pourtant je me sens pris dans les rets de mille petites résistances, chacune sans importance mais dont le faisceau me paralyse. (F°34, sd.)

Mais que donne-t-il comme explication ? Tout d'abord une profonde méfiance devant les dogmes, au profit d'un certain évangélisme et, pour les dogmes, il mentionne qu'il les met à distance de sa croyance, à l'exception de ceux de l'incarnation et de l'immaculée conception¹⁰.

⁸ Le 20 octobre 1937, il note par exemple : « J'ai entendu l'autre jour des chants russes de l'office des morts. Ils étaient beaux, passant d'une sorte de chuchotements, de gémissements doux, à des tonalités merveilleusement pleines à des invocations presque théologiques. Mais comparé à la musique grégorienne tout de même cela évoquait un empire splendide et un peu barbare, une aristocratie certaine, mais aucune noblesse libre. Le grégorien lui est royal c'est indéfinissable mais ce seul le mot recouvre tout. » (F°05)

⁹ Mais ce sentiment n'est pas unique, car Bauchau note ceci : « Dans l'église de Messines, il y a dans un des chœurs latéraux une plaque commémorant le souvenir de deux frères tous deux missionnaires de Scheut et morts assez jeunes en Mongolie. L'un d'eux fut martyrisé et laissé pour mort en 1872. Les dernières lignes de l'inscription rappellent qu'ils furent les premiers à apporter "en Chine la civilisation et la foi". Étonnante outrecuidance d'occidentaux qui croyaient qu'en dehors de leur civilisation il n'y avait que barbarie ou naïve profondeur qui sous-entend qu'il n'y a pas de civilisation véritable hors du règne de la Croix. On ne peut savoir. Les deux sans doute étroitement intriquées dans cette confusion de la foi flamande. » (F°55, sd.)

¹⁰ « J'ai réalisé l'autre jour le peu d'importance qu'ont pour moi les dogmes. Je les accepte mais fort peu sont "vie" en moi. L'un oui l'Immaculée Conception,

S'ajoute à cela une profonde interrogation sur la radicalité qu'il convient de donner à l'idée d'une révélation et surtout à la façon dont il faut comprendre la distinction ou, à tout le moins, le principe de différence entre le religieux et l'esthétique ou, comme dit Bauchau, la question du choix entre « Dieu ou la beauté ? »¹¹. Et pourtant, malgré ces vastes interrogations, il appert que Bauchau reste habité par un fort sentiment religieux. Le 3 janvier 1940, il note : « A travers le trouble et la confusion dans lesquels je suis plongé, j'ai réentendu ce grand appel divin, cette promesse d'une visitation mystérieuse et inéluctable, perçue jadis dans mon enfance et que je m'étais laissé aller à oublier » (F°87).

Il est alors intéressant de voir que le journal est marqué par une constante oscillation ; tantôt Bauchau pense pouvoir douter de l'historicité du Christ, mais pas de la justesse des « voies » qu'il indique, sauf quand il s'agit de la morale. Ainsi, le 11 février 1940, Bauchau évoque une conversation avec un prêtre et note ceci :

Une chose me frappe après cette conversation, à laquelle j'avais déjà pensé dans le passé. C'est qu'à supposer même que le Christ ne soit pas vrai, les voies qu'il indique sont justes – à part peut-être la morale – par vérification humaine, reconnaissable dans toutes les évolutions religieuses ou spirituelles. Il n'y aurait en cas de doute qu'à persévérer. Que le Christ ne soit pas Dieu, dit-il, et que ce ne soit pas lui qui doit agir en nous, il n'en resterait pas moins vrai qu'il faut ouvrir notre âme au divin, lui faire la place et qu'en cela consiste peut-être le principal problème de notre vie. (F°96)

Bauchau reconnaît aussi que, dans ces temps du doute et du non savoir entre le « ce que je crois » et le « à quoi je crois », il faut pouvoir

l'incarnation aussi. Ce qui est vivant en moi, ce qui m'attire et me brûle et ce qui me nourrit encore c'est l'esprit de l'Évangile. Il reste que je vis sur mon passé. » (F°22, sd.)

¹¹ Il note le 6 novembre 1937 : « Aujourd'hui brusquement envahi par cette idée de l'impossibilité, de la folie qu'il y aurait à baser sa vie sur le fait historique du Christ. Non pas ses recherches desséchées, ces réponses à des attaques aussi vaines, mais une révélation divine telle est la seule base possible pour une vie religieuse. Mais moi au fond qu'ai-je poursuivi ? Dieu ou la beauté ? Est-ce la même chose ? Dieu, un moment, il faut que je m'identifie à lui ne serait-ce que par sa pitié, mais la Beauté essentiellement lointaine, intouchable qui s'évanouit à chaque étreinte, qui grince, qui résiste, dont le sourire d'enfant n'est que passager. » (F°06)

agir en ce « glissement », avant qu'il ne soit « trop tard » (F°110, 15 mars 1940). Il vit en tout cas ces moments dans l'angoisse et celle-ci est d'ailleurs souvent mêlée à des détresses intérieures, dues à des absences physiques d'êtres chers. Mais, sur un autre versant, il y a aussi ces moments de grandes certitudes intérieures. Le 23 mars 1940, il écrit :

Je me suis demandé un moment si je n'allais pas perdre la foi, si je ne l'avais pas perdue déjà. J'ai senti profondément cette semaine pascalle que c'était faux et que je restais ancré dans le christianisme. Il reste une inadaptation, je ne puis y accepter tout un côté de la vie chrétienne. Mais je puis reconnaître que j'ai tort et je me considère comme pêcheur puisque je ne veux, ni ne peux changer. M'accepter comme pêcheur, au sein de l'église. Ne pas vouloir la quitter parce que je suis trop faible pour agréer pleinement tout son enseignement. Tout cela ne me trouble pas tant, l'essentiel c'est le Christ, est-il nécessaire d'approfondir tant les constructions morales, sociales et politiques de l'institution qui exténuent son œuvre. Ce qui importe, c'est la vie : les sacrements, l'esprit de l'Évangile. (F°114)

Se re-lire et se libérer : Les vertus de l'écriture

Au gré du développement de ces propos, on mesure en réalité combien le journal – qui accède ici au statut de « compagnon de vie » sur le modèle de ceux de Julien Green – est aussi un moyen de réflexivité et d'accompagnement d'une sorte de processus de maturation¹², en ce compris dans des phénomènes de relecture, comme il s'en produit très tôt :

¹² Il note le 23 août 1939 : « Voici plusieurs semaines que j'ai décidé de reprendre ce journal, mais d'une autre manière. Jusqu'ici je ne m'y suis confié qu'à mes moments de trouble, de difficulté ou de tristesse. Je voudrais tenter d'en faire plus le compagnon de ma vie. Puissance d'un livre, c'est la lecture du journal de Green qui m'a poussé à cette décision. J'ai senti chez lui tout ce que cela pouvait apporter, j'y vois encore un remède à la stérilité dans laquelle je suis presque totalement plongé depuis un an. J'ai perdu non le goût mais l'habitude d'écrire, je remets à plus tard, à ce jour où j'aurai enfin le temps. Et quand ce jour vient comme aujourd'hui je le passe à rêvasser et à lire. Je ne le regrette pas d'ailleurs. Ce fut une journée un peu grise, un peu angoissée mais exquisite. » (F°42)

Relu des passages de mon journal de 1932, quelques mois avant d'aller à Tamié. Que je suis resté le même. Je sens cela tout proche. Peut-être l'obsession sentimentalo-sexuelle a-t-elle faibli, comme l'obsession religieuse d'ailleurs. Quand je lis cela, je m'aime rétrospectivement. Il y a là de telles possibilités, qu'ont-elles donné ? Sortir du tunnel. (F°16, sd.)

Il évoque ainsi cet important séjour à l'abbaye de Tamié, et la façon dont il dit avoir été séduit dans le cadre d'une expérience religieuse et sans doute spirituelle. Mais depuis cette période, il dit être aussi passé par une crise religieuse¹³ et, sans doute, éprouve-t-il la nécessité de revenir à ce temps des origines spirituelles. Il écrit : « En tête de ce cahier j'ai écrit : *Si le grain ne meurt*, étonnante prescience car tel est bien le sens de ma vie depuis 1937. Mais je dois encore beaucoup mourir » (F°59, sd.). Il semble ainsi qu'à la lumière de ces propos, ce journal peut être considéré comme un texte qui accompagne une sorte de métamorphose et de réconciliation avec une histoire et un passé spirituels. Mais quelles sont alors les déterminations conséquentes qui accompagnent cette sorte de révolution intérieure ? Tout d'abord, il y a une forme d'éloge de la lenteur, que nous retrouverons plus loin : « J'ai pris la décision de vivre lentement, oui, tant que je le puis. Je ferai ce journal d'un mobilisé mais à mon heure, ne plus rien entreprendre pour des petits buts passagers : quelle difficulté avec ma paresse que secouent seules les dates pressantes » (F°61, sd.). Puis, il y a comme la nécessité de vivre un sentiment de dépossession, dans le sens de ce qu'il nomme le refus de l'« appropriation »¹⁴. Enfin, il y a – je crois – un sentiment de libération inchoative qui se dit sur la fin du journal, en date du 6 mars 1940 :

Je me demande où m'emporte le changement toujours plus profond qui s'opère en moi. (Est-ce le renouvellement de

¹³ Le 16 octobre 1938, il écrit : « En relisant des choses que j'écrivais à 19 ans, je suis étonné de leur maturité, de leur richesse. Ce doute que j'ai souvent en moi maintenant vient peut-être de ce que je n'ose plus comme alors m'abandonner à l'intuition. Curieuse aussi comme certaines idées forces qui me paraissent encore nouvellement acquises étaient déjà en moi. Ma crise religieuse qui a duré somme toute de 1932 à 1936 avait créé en moi un autre être, chargé de cet apport. Je reviens de plus en plus à ce que j'étais auparavant. » (F°27)

¹⁴ « Aujourd'hui presque tout ce qui est grand, beau, parfait exclut l'idée de propriété, d'appropriation. Il me semble que je m'éloigne toujours plus de l'exclusivisme de l'esprit propriétaire. » (F° 108, sd.)

lettre tous les sept ans ?) Je veux être riche, être libre, agir, trancher dans l'indécision de ma vie. Je vois peu ou cela me conduit, ni quelles conséquences cela entraîne pour mon être intérieur. (F°105)

Or c'est sur l'axe de ces mutations intérieures que je vois apparaître les livres et bien sûr le livre, avec la force et la faiblesse de la fonction poétique, qui se disent et s'expriment à même un véritable et humble réalisme personnel. Il confie ainsi : « Parfois je souffre d'être si peu brillant et si difficile de paroles. Parfois je pense que ce radoteur en moi est une source de solidité, une puissance, ce qui me délivre contre mon gré du piège de la facilité » (F°25, sd.) Mais quoi qu'il en soit c'est toujours le sens de l'effort et l'exigence du travail qui accompagnent et, pourrait-on dire, permettent de dépasser ces états qui pourraient devenir les lieux d'un délabrement de l'intériorité. Il écrit ainsi très tôt, mais aussi à l'extrême fin du journal (F°111), donc dans un vrai mouvement d'inclusion et en citant bien sûr Valéry¹⁵ :

Travailler, travailler plus. Pourtant je sens avec force qu'il faut que je me mûrisse, que je rêve, que je lentisse (sic) :

Patience patience

Patience dans l'azur

Chaque atome de silence

Est la chance d'un fruit mûr

Voilà peut-être de plus en plus la devise de ces journées pour moi. (F°35)¹⁶

¹⁵ Le 21 mars 1940, Bauchau exprime une extrême fatigue en ce mois de mars. Il se sent profondément inutile. Il note une nouvelle fois : « Patience, Patience. Patience dans l'azur. Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr ! » (F°111)

¹⁶ Ceci vaut également pour la question de la vie spirituelle. Le 29 mai 1938, depuis Pepingen, il note : « Ma vie chrétienne s'étiole de n'être pas nourrie. Le retour à la communion quotidienne est peut-être le seul réalisable. Ne pas vouloir aller trop vite, au fond j'aspire à réussir, platement à être en place. Tel ne doit pas être mon destin. Ce que je voudrais faire tant comme écrivain qu'à l'action catholique est une œuvre lente. Le fait que les moyens sont limités et faibles est peut-être justement un gage de solidité.

Or si je dis que je vois apparaître le livre ou l'œuvre – pour parler comme Bauchau – c'est précisément sur l'intersection de ce sentiment ou de cette épreuve de la faiblesse et de celui de la nécessité du travail. Il révèle ainsi : « Dans la monotonie des jours et des tâches quel besoin de splendeur, de transfiguration, se fait sentir. À cela répond la poésie, qui est une hauteur et une pureté, presque d'un autre monde » (F°19, sd.). Or la poésie – entendue comme manifestation conjointe de l'œuvre et de la vie concrète – est aussi le moyen réel de la reviviscence ou de la renaissance. Dans un intertexte très profilé, au tout début du journal, Bauchau le dit de façon explicite et quasiment prospective : « Cette idée de Rilke, restituer par l'art le contenu humain de la vie passée, dégager ce passé du flux où il était pris, le rendre vivant d'une vie nouvelle. Quelles possibilités poétiques. Si je pouvais m'y essayer, si j'avais ce don incréé » (F°12, sd.)¹⁷ C'est ainsi qu'il peut sans doute expliquer, tôt dans le journal, que « le désir du chant [l]'envahit » (F°19, sd.), exactement comme il est un chant de la nature qui s'élève dans le chaos, comme il l'écrira plus tard, le 22 mars 1940 : « Nous habitons un monde incertain et chancelant. J'entends quelques chants d'oiseaux [...]. C'est le soir, l'heure du repas, le moment exquis tout se détend. Mon Dieu, c'est le premier soir de l'été » (F°112).

Or, expressions de cet état d'inspiration et de création, deux poèmes majeurs habitent le recueil et accompagnent en quelque sorte cette métamorphose de l'intériorité du poète naissant ; ou plus exactement le poète re-naissant et cherchant cet état du re-nouveau dans une « matière poétique »¹⁸ qui est celle de l'enfance. Le premier poème est un texte qu'il dit avoir écrit après un silence de deux ans (il le date du 12 février 1939) et auquel il a travaillé cinq heures de suite, en lui donnant la forme du sonnet :

Bienfait de la solitude, dure et douce. Alors je puis penser, alors vivre profondément. » (F°20)

¹⁷ Et l'on retrouve ici de façon croisée (comme dans la question de la nécessaire patience) et conjointe l'articulation entre la faiblesse, la création et la prière : « Je voudrais pouvoir compenser la grisaille de ma vie par des œuvres. Je ne sais pas trouver la beauté cachée sous la réalité quotidienne. J'aspire à l'héroïsme, et pourtant l'héroïsme pour moi serait de supporter courageusement ma vie présente. Je ne puis, j'aspire à la grandeur, je suis malheureux du champ restreint de mon activité, de l'impossibilité d'écrire. Seigneur Dieu donnez-moi du courage. » (F°15, sd.)

¹⁸ Voir ci-dessous en note le F°117.

Le lent appel du Nord, des neiges, des eaux pâles
Font gémir aujourd'hui et le vent triste et noir
Bramer sans fin l'exil affolé des nuages,
Il ne pourra tarir la source de ma joie.
Ce ne fut qu'un éclair, une brève échappée
Les bouleaux rayonnants qui chantaient au soleil
L'envol, l'étincelant, la chute du silence
Un pur instant de paix peut colorer le jour
Ainsi que sont ces vains fantômes, nos désirs
Et que sont ce qui meurt et ce qui recommence
Et tout ce qu'a broyé l'éternel corps à corps
Tant que reste en nos cœurs ce faisceau de lumière,
D'un passé créateur, qui poursuivra sans nous
Le sens, la paix, l'amour, la trame de nos vies. (F°31)¹⁹

Mais c'est surtout le second poème qui doit retenir notre attention, celui qui cherche précisément dans le passé cette matière spécifique pour provoquer ce que Bauchau appelle la « transposition poétique »²⁰ de son enfance qui est, pour lui, « un cycle faisant revivre les heures disparues mais qui ne sont pas mortes » (F°117, sd.).

Du plus profond de mon enfance
Me vient ce jour, la blanche coulée

¹⁹ Je remercie Jérémy Lambert de m'avoir signalé que Bauchau jugeait ce poème important, comme l'indique le fait qu'il l'ait typographié à part (FHB A2185). Le sonnet typographié est identique, à l'exception, significative, du dernier vers : « L'amour, le sang, la paix, la trame de nos jours ». D'une façon générale l'imaginaire qui s'y déploie et les images qui y sont convoquées sont proches de celles de *Géologie* (1958), dont la composition se fera entre 1949 et 1957.

²⁰ « Y a-t-il là une matière poétique dont je puisse me servir ? Depuis longtemps je rêve confusément à une sorte de transposition poétique de mon enfance. Un cycle faisant revivre les heures disparues mais qui ne sont pas mortes. » (F°117, sd.)

Du soleil sur le sol dessinant la
Fenêtre étroite au bout du long corridor
Et ces enfants qui jouaient en silence.
Puis une porte s'ouvre, l'air est percé
D'une inexprimable sérénité. J'étais né
Ce fut le premier appel. (F°117, sd.)²¹

Puis, dans la suite de ce folio, il écrit : « Et voici à peu près au net ce poème écrit les 27 et 28 septembre. » Le poème suit alors :

Il cherche le secret perdu, son signe ailé
Il plonge au plus profond de son enfance, il trouve
La chambre rouge au bout du long corridor gris
Terrible avec son ombre étroite et ces cent portes
Il ne sent que plus tard la bonne odeur des pins
Et comme elle était chaude et vivante le soir
Le soleil coule à nu sur le sombre tapis
Et la poussière danse en la haute fenêtre :
Les deux enfants jouent en silence. Au soleil

²¹ Je remercie, une nouvelle fois, Jérémy Lambert d'avoir attiré mon attention sur le fait qu'il y aurait ici la première référence au « jeu originel » (et en ce compris en ceci qu'il touche l'évocation de l'éveil sexuel, vu comme capacité de puissance créatrice, et de la jouissance masturbatoire). L'expérience vient « du plus profond de [l']enfance », il s'agit du « premier appel » et le cadre (le « long corridor », la « fenêtre étroite » d'où provient la « blanche coulée [!] / Du soleil sur le sol») sont des éléments identiques à ceux relatés dans *La Déchirure* (pp. 179-182) : « La chambre blanche était une grande pièce mansardée, bien éclairée par quatre lucarnes. Des rideaux et des couvre-lits blancs, bordés de rouge, ajoutaient encore à son air accueillant et naturellement réjoui. [...] / Nous aimions beaucoup cette chambre si bonne et sa beauté touchante, un peu marquée par l'âge. Il y a un lien intime entre elle et la scène originelle [« J'étais né »], mais quelque chose l'a effacé. Je crois pourtant renouer de l'un à l'autre un premier fil, c'est celui du soleil. / La seconde règle ne permettait de pratiquer le jeu que s'il y avait du soleil et seulement dans la chambre blanche. [...] Il [le soleil] tombait d'aplomb par la lucarne et à côté de lui on voyait les branches élevées d'un hêtre rouge. »

D'un geste grave ils font longuement miroiter
 Une forme, un anneau sur le casque de cuivre.
 C'est un tout petit garçon il voit de l'obscurité souriante
 Longtemps encor il plongera dans la douce inconscience.
 Il voit la lumière qui tombe douce et droite
 L'ombre est pleine de grâce. Un murmure argenté
 Lente une porte s'ouvre, un porche de lumière
 D'allégresse un jardin s'étale devant lui
 Et voici dans l'azur un champ d'or et de joie
 Un grand rayon l'entoure. Il rit à la splendeur
 Lui tend les bras et les trésors de ses yeux bleus
 D'étreinte unique il sait qu'il est l'être, le seul
 Bien-aimé. Il pressent une haute promesse
 Et dans ses mains déjà l'acier dur de la lame.
 Tout est noir. Il a froid. Il a peur de la mort
 Mais son cœur déjà plein de force et de silence
 Met de l'obstination dans ses yeux lourds de larmes.
 Ah qu'il replonge vite en l'obscurité tendre
 Vers les rêves, les jeux, vers les larmes légères
 Avant qu'il ne s'écarte et cherchent un autre monde. (F°117-
 119)²²

²² On peut noter que ce champ sémantique est une sorte de première ébauche de la « circonstance éclatante » (*EE*, pp. 15-19). C'est dire que certaines thématiques seront reprises des décennies plus tard par Bauchau : la « haute fenêtre », la « haute promesse », le « soleil [qui] coule à nu sur le sombre tapis », les « deux enfants [qui] jouent en silence », l'« anneau sur le casque de cuivre ».

Pour une méta-génétique

Si la lecture de ce journal inédit confirme bien certains aspects de la personnalité intellectuelle, humaine et littéraire de Bauchau, il n'en demeure pas moins qu'il génère une forme de discontinuité dans la lecture et dans la réception de l'œuvre. En effet, son auteur, en ce compris en ses pouvoirs de création et de composition, mais aussi de censure, n'a jamais donné de suite éditoriale à ces écritures de l'avant-guerre. Et pourtant, écrire sur et à partir de ce diaire des choses vues et éprouvées, dans le cadre d'une réflexion sur les « sources de la création poétique », allait de soi, tant ce texte inédit se révèle riche, passionnant et informatif. C'est donc la condition historique du texte archivé qui rejoint celle, différente, du texte antérieurement publié, en sorte que l'auteur se voit accéder à une autre dimension de la nature de son œuvre, ce qu'il savait théoriquement mais ne saura jamais pratiquement. C'est dire alors que l'archive génère une nouvelle économie de l'œuvre, car certes la demeure poétique apparaît-elle sans doute en ses formes, figures et fondements, mais ce sont surtout de nouvelles lois qui voient le jour.

Lesquelles ? Il en est de très nombreuses, mais nous dirions volontiers que la génétique demande, épistémologiquement parlant, sa méta-génétique, en ce sens où un principe de compétence doit voir le jour, en sorte que l'archive ne permette jamais d'échapper aux exigences de la méthode scientifique, tout en développant une nouvelle axiologie. On pourrait même dire qu'elle renforce cette méthode et même qu'elle ouvre l'œuvre à sa totalité et conséquemment dévoile les choses peut-être les plus cachées depuis la naissance de la lettre la plus originale. C'est ce que Paul Ricœur a parfaitement expliqué, lui qui allait accepter aussi la constitution de son propre fonds d'archives, dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* : « [...] le document dormant dans les archives est non seulement muet, mais orphelin ; les témoignages qu'il recèle se sont détachés des auteurs qui les ont “enfantés” ; ils sont soumis au soin de qui a compétence pour les interroger et ainsi les défendre, leur porter secours et assistance »²³.

Il est étonnant de constater que l'enfantement – avec ses figures de l'éveil, de la perte, de l'absence, de l'abandon aussi – revienne ici comme

²³ Paris, Seuil, 2000, p. 213.

une métaphore. Nous la croyons riche de sens et capable de donner à penser, si l'on convient qu'il y a aussi de nouvelles formes de la génétique de ces divers enfantements que la vie permet. Mais surtout, au regard de l'idée présente chez Bauchau à la fois d'une « matière » et d'une opération de « transposition », nous devrions reconnaître que dans les archives sans voix – et pourtant avec un corps – chaque lettre vaut, car elle participe, protologiquement ou eschatologiquement, à la construction de la demeure dont on parlait plus haut. Il n'en reste pas moins vrai que ce moment de la réception et de la continuation d'une œuvre est toujours très perturbant : l'auteur se dissout dans le multiple du discours et l'un peut donner l'apparence des fragments ; mais aussi il n'agit plus par son principe de censure auctoriale, et pourtant paradoxalement il accède à la totalité de ses litté-ratures, dont la postérité peut par ailleurs manifester ou révéler un sens que l'on pensait absent ou non apparent. On le voit bien, toute lettre vaut, en ce compris la nôtre quand, vigilants devant ce principe de « compétence », nous devenons les hôtes de l'œuvre, ces hôtes qui sont aussi des éveilleurs et des défenseurs, pour reprendre les mots de Ricœur, de ces littératures orphelines, en quête de nouvelles reconnaissances.

Jean LECLERCQ

Université catholique de Louvain